

La chanson de Roland¹

Contexte

La Chanson de Roland, considérée comme le premier chef-d'œuvre de la littérature française, date du début du XII^e siècle. Elle raconte cependant des événements qui se sont passés en 778. Le contexte de l'écriture n'est donc pas le même que le contexte des faits racontés. En 778, de retour d'une expédition victorieuse contre Saragosse, Charlemagne voit son arrière-garde attaquée par des Basques chrétiens alliés à des musulmans arabes. De hauts personnages périssent parmi lesquels, selon certains manuscrits, Roland, comte des marches de Bretagne. Si Charlemagne voulait simplement étendre son pouvoir et non convertir (peu lui importait que Saragosse fût musulmane), le XII^e siècle, au contraire, est le siècle de la croisade et cet esprit imprègne profondément *La Chanson de Roland*. Depuis le XI^e siècle, des expéditions sont lancées pour conquérir Jérusalem, ville sainte aux yeux des chrétiens : en 1095 le pape Urbain II prêche en faveur de la croisade pour « libérer » Jérusalem. Quant à l'Espagne, c'est un véritable champ de bataille entre (re)conquêtes musulmanes et chrétiennes. Au début du XII^e siècle, les Arabes ont néanmoins réaffirmé leur puissance dans la région. En résumé, le contexte de *la Chanson de Roland* est marqué par l'antagonisme violent entre religions. La société représentée est la société médiévale des trois ordres mais on ne voit que ceux qui combattent, l'empereur Charlemagne et ses barons avec en dessous d'eux les chevaliers. Certes, l'archevêque Turpin représente le clergé mais il s'agit d'un clergé combattant qui ne manifeste que mépris pour les moines qui ne font que prier selon lui. Nous sommes donc face à un récit de guerre. L'autre grande caractéristique contextuelle de *La Chanson de Roland* est qu'il s'agit d'une œuvre faite pour une performance orale : les répétitions, notamment, s'expliquent ainsi.

1. Éditions POL., traduction F. Boyer (Rappeler Roland).

Résumé

Acculé par les victoires de Charlemagne, Marsile, roi musulman de Saragosse, met au point une ruse : il décide de faire le serment à l'empereur des Francs qu'il se convertira, quitte à lui donner des otages, afin d'éloigner ce dernier d'Espagne. Charlemagne, apprenant que Marsile veut négocier, décide de lui envoyer un émissaire. Roland, son neveu, désigne son propre parâtre, Ganelon. L'empereur, qui avait refusé d'envoyer Roland et ses pairs, accepte que Ganelon soit l'émissaire. Ce dernier, furieux contre Roland qui a montré que c'était à lui que l'empereur tenait le moins, lui promet vengeance. Et de fait, arrivé à Saragosse, il ourdit avec Marsile le plan qui les débarrassera du neveu de Charlemagne. La réalisation en est simple : alors que l'empereur et ses troupes quittent l'Espagne, rassurés par le serment de Marsile, Ganelon à son tour désigne Roland pour être à l'arrière-garde avec les pairs. Or les forces de Marsile, en grand nombre, attendent la petite troupe. Alors que son ami Olivier l'enjoint de sonner du cor (olifant) pour prévenir Charlemagne, Roland refuse au nom de leur renommée. C'est un massacre. Si les Francs ont d'abord l'avantage, le nombre finit par l'emporter et quand Roland souffle enfin de son olifant, à s'en rompre le crâne, les pairs sont morts. L'empereur revient et, après s'être affligé de la mort de ses troupes et surtout de celle de son neveu, il décide de poursuivre les troupes ennemies qu'il combat grâce à un miracle divin : le soleil s'arrête et les païens ne peuvent profiter de la nuit pour s'enfuir. Les païens sont massacrés mais Baligant, amiral infidèle, rassemble une armée. Charlemagne la vainc également et entre dans Saragosse, forçant les païens à se convertir ou à mourir. Reste à mener le procès de Ganelon : un duel judiciaire tranche en faveur de la culpabilité et Ganelon est écartelé et trente de ses parents pendus. Cependant rien n'est fini pour Charlemagne qui doit encore secourir un roi chrétien assiégé. La croisade est sans fin...

Thématiques phares

Un appel à la croisade

Si *La Chanson de Roland* raconte des faits advenus au IX^e siècle, le manuscrit que nous possédons remonte au début du XII^e siècle, c'est-à-dire qu'il est contemporain de l'appel à la croisade. Il est important de le souligner car l'atmosphère de croisade imprègne toute l'œuvre. Un personnage comme l'archevêque Turpin, compagnon de Roland, est très représentatif de cet esprit puisqu'il s'agit d'un clerc combattant qui bénit les troupes et les exhorte à combattre. Il préfigure déjà les moines-soldats que seront les Templiers. De manière générale, l'œuvre présente une vision de la foi chrétienne particulièrement belliqueuse : la tolérance en est absente et la charité n'a de sens que vis-à-vis des membres

de son propre clan. Ainsi c'est en tentant d'apporter de l'eau à Roland évanoui que Turpin tombe, vaincu par ses propres blessures. Les hérétiques, eux, n'ont le choix, une fois prise leur ville, Saragosse, qu'entre la conversion et la mort. Le Dieu de *La Chanson de Roland* est un Dieu des armées qui envoie ses saints emporter au Paradis les âmes des guerriers morts au champ d'honneur. Au reste, Roland vit sa relation avec son Dieu sur le modèle de celle qui l'unit à son suzerain : avant de mourir, il lui offre son gant, en signe de soumission.

Une vision fantastique d'autrui

La Chanson de Roland présente du camp opposé aux chrétiens une vision qui confine à l'onirique. On ne peut dire qu'il s'agisse de musulmans, bien que ce soit historiquement le cas, car *La Chanson* les montre adorant de multiples dieux dont Mahomet (qui n'est qu'un prophète dans l'islam !), Jupiter et un mystérieux Tervagan. Ces dieux ne sont, du reste, que des idoles que les païens, car il faut bien appeler les ennemis de Charlemagne tels que la Chanson les représente, brisent pour les châtier en cas de défaite.

Le caractère diabolique des païens se manifeste par leur physique même : l'un d'eux porte par jeu des poids qu'aucun mulet ne peut supporter, un autre possède un front si monstrueux qu'un pied de distance sépare ses deux yeux. Les païens vivent dans un monde maléfique : chez l'un d'eux, il n'y a pas de soleil et rien ne pousse. Enfin, ce qui les caractérise le mieux, c'est le goût du blasphème prononcé comme par jeu.

Cependant les païens ne sont pas si différents que cela des chrétiens, comme s'il était impossible de penser que l'Autre représente le mal absolu. Par exemple, ils sont reliés entre eux par des liens de vassalité, comme les chrétiens et leur société est une sorte de reflet de la société des chrétiens. Le roi païen Marsile, reflet maléfique de Charlemagne, a été adoubé par Valdabrun, comme un chevalier chrétien et comme Charlemagne a son neveu Roland, il a lui aussi, un neveu qu'il hérite par-dessus tout, Aëlroth.

La dimension épique

La Chanson de Roland est sans doute la plus célèbre épopée de langue française. On nomme « épopée » un poème qui raconte de hauts faits d'armes accomplis à l'origine d'une nation par des héros. L'épopée fonde en cela une histoire nationale. Ainsi, on peut dire que *l'Iliade* est le récit de fondation du peuple grec. L'héroïsme de Roland et des douze pairs se manifeste par leur courage face à une armée païenne infiniment plus nombreuse qu'eux. De plus, Roland et ses douze amis se montrent capables de porter des coups spectaculaires et, pour certains, de trancher le cheval avec son maître en deux d'un seul coup d'épée. Du reste, le héros par excellence qu'est Roland n'est pas vaincu par

les païens, malgré leur supériorité de nombre : il meurt en sonnant du cor pour appeler les troupes de Charlemagne. Enfin, le héros est aussi un héraut : Roland et les douze amis ont pour mission de porter les couleurs de la chrétienté et celles de Charlemagne, c'est-à-dire de la France. En effet, le caractère oral de la chanson de geste qu'est *La Chanson de Roland*, faite pour être récitée par des jongleurs permet de faire communier les chevaliers, de les rassembler sous des valeurs communes : c'est en cela qu'elle est fondatrice d'une nation.



Qui est Ganelon ou pourquoi trahir ?

Depuis le Moyen Âge, Ganelon est resté comme le type même du traître. Pourtant, quand on lit *La Chanson de Roland*, les choses sont loin d'être aussi simples. En quoi Ganelon est-il ou non un traître ? On appelle traître celui qui ayant une fois donné sa parole s'engage ailleurs, rompant ainsi sans préavis son engagement premier. La figure du traître par excellence, au Moyen Âge, c'est celle de Judas qui a trahi le Christ. Au reste, le fait que les pairs soient douze comme les apôtres rapproche Ganelon de Judas.

Roland a désigné Ganelon pour accomplir la dangereuse ambassade chez le roi Marsile. Or, d'une part, Ganelon, s'il n'avait pas trahi, n'en serait sans doute pas sorti vivant, d'autre part, il avait promis à Roland qu'il se vengerait. D'ailleurs, en le désignant, Roland n'avait fait que satisfaire un grief privé qui l'opposait à son parâtre : il voulait montrer que Charlemagne tenait moins à Ganelon qu'aux douze pairs. On peut donc penser que ce dernier, en s'arrangeant pour que son beau-fils tombe avec les douze dans une embuscade décidée avec les païens, ne fait que rendre à ce dernier la monnaie de sa pièce.

Et pourtant, il y a là bel et bien trahison. En effet, Ganelon confond son intérêt privé qui le pousse à vouloir rester en vie, à se venger de Roland, voire à accepter les présents des païens avec son devoir qui l'obligerait normalement à faire passer avant tout l'intérêt de son suzerain qu'est Charlemagne. Pour un homme du Moyen Âge, si le suzerain qu'est Charlemagne demande à Ganelon de sacrifier sa vie au cours d'une mission dangereuse, ce dernier doit l'accepter sans se révolter.

► Quelques citations

« Pour son seigneur il faut souffrir d'angoisse
Et endurer de grands chauds de grands froids
On doit aussi perdre du cuir du poil

(POL p. 127)

- Ces quelques vers illustrent parfaitement les devoirs du vassal envers son suzerain. En échange de la protection de son seigneur et de la remise d'un fief (Roland est préfet des marches de Bretagne), le vassal s'engage à combattre pour son suzerain jusqu'à la souffrance et jusqu'à la mort. Cependant ici, ce lien de dépendance est poussé par Roland à l'extrême : il accepte un combat perdu d'avance non tant pour protéger les biens proprement dits de Charlemagne que pour éviter à ce dernier la honte de ne pas voir ses soldats entamer un combat pourtant perdu d'avance. Ce qui est alors important pour Roland, c'est que son suzerain ne souffre pas en entendant des railleries sur ses guerriers. Pour sauver son honneur et celui de son oncle et suzerain, Roland accepte sa mort et celle de ses pairs : il est en cela héroïque.

« Roland est fou et Olivier est sage
Mais tous les deux sont d'un terrible courage

(POL p. 131)

- Ces deux vers sont à première vue surprenants puisque Roland est le héros, ne devrait-il pas être paré de toutes les qualités ? En fait, la « folie » doit s'entendre au sens que l'apôtre Paul donne au terme lorsqu'il écrit dans la 1^{re} épître aux Corinthiens que la folie de la croix l'emporte sur la sagesse du monde : Roland est un personnage christique, avide de martyre. La folie, en ce sens, doit s'entendre comme ce qui porte à accomplir des actes déraisonnables, au vu de la sagesse ou prudence, mais agréables à Dieu. Ainsi la sagesse d'Olivier est-elle paradoxalement dépréciée par rapport à la folie de Roland. Du reste, le terme « fou » est utilisé par le traducteur pour rendre l'ancien français « preux » qui désigne les qualités caractérisant le parfait chevalier. Cependant chacun à sa manière, Roland et Olivier mettent leur redoutable courage au service de leur suzerain, Charlemagne.



Avoue ses fautes doucement et souvent
Pour ses péchés il offre à Dieu son gant

(POL p. 186)



- Ce passage narre les différentes dispositions de Roland à l'agonie. Ce qui est notable, c'est certes, dans tout l'extrait, la conception médiévale de la mort – la mort est pour Roland une chose toute simple, un élément comme un autre d'une vie toute imprégnée de Dieu – mais c'est aussi que le rapport à Dieu est conçu exactement sur le même modèle que le rapport au suzerain. Roland offre son gant à Dieu comme le vassal offre son gant au suzerain. Cela signifie que Dieu est le suzerain suprême. Le rapport qui l'unit au guerrier n'est pas un rapport affectif ou personnel mais un lien pour ainsi dire social. Roland, par son baptême, s'est soumis à Dieu et le don du gant est le signe cette suprême soumission.

Tristan et Yseult

BÉROUL¹

Contexte

Le mythe de Tristan et Yseult, l'un des plus célèbres mythes médiévaux, appartient à la matière de Bretagne, ensemble de légendes d'origine celtique. Cependant la légende des amants maudits se retrouve dans bien d'autres folklores, qu'ils soient irlandais ou persans. La version qu'en donne Béroul remonte au XII^e siècle. Sans doute est-elle la plus ancienne. Béroul est probablement un moine. Il n'est pas l'inventeur de la légende mais réécrit un mythe transmis oralement, tout comme *La Chanson de Roland*, par des jongleurs. La touche personnelle de Béroul est peut-être un infléchissement dans le sens d'un plus grand respect des valeurs courtoises : ainsi nie-t-il que, contrairement à ce que d'autres racontent, Tristan ait pu avoir la bassesse de frapper des lépreux.

Résumé

Nous n'avons qu'un fragment de l'œuvre de Béroul. Tout le monde connaît le début du mythe de Tristan et Yseult et comment ils tombèrent follement amoureux après avoir bu, sur le bateau qui menait la jeune fille au royaume de l'oncle de Tristan, le roi Marc, afin qu'elle épousât ce dernier, un philtre d'amour qui était en réalité destiné à assurer le bonheur des noces d'Yseult et du souverain.

L'extrait que nous avons conservé s'ouvre sur un rendez-vous d'amour entre Tristan et Yseult. Marc est monté dans un arbre pour surprendre le couple. Mais Yseult s'en aperçoit et se comporte prudemment. Cependant les amants auront moins de chance avec un autre piège à eux tendu par des barons jaloux. Condamnés à mort, ils ne s'échappent que par miracle, Dieu protégeant le saut de Tristan dans le vide et se trouvent obligés de vivre cachés dans une forêt obscure, la forêt du Morois. Ce n'est qu'après trois ans de passion que le philtre

1. Livre de Poche Classique. Traduction P. Walter

voit ses effets s'estomper. Alors, Tristan et Yseult qui continuent de s'aimer mais avec plus de raison décident de se soumettre au roi. Grâce à une ruse d'Yseult qui, déguisant Tristan en lépreux et passant un gué sur son dos, déclare devant Dieu n'avoir ouvert ses jambes que pour le roi et le lépreux. La justification et le procès sont gagnés et les barons jaloux punis par Tristan. L'extrait s'arrête là.

▶ Thématiques phares

Amour et fatalité

Le caractère fatal, c'est-à-dire à la fois inexorable et non choisi de l'amour de Tristan et Yseult, apparaît notamment dans la discussion que Tristan et Yseult, exilés dans la forêt du Morois, ont avec l'ermite Ogrin. L'ermite les exhorte à se repentir de leur amour adultère. Mais Tristan lui répond que celui-ci n'est pas vraiment coupable puisque ni lui, ni Yseult n'en sont responsables. C'est parce qu'ils ont bu, en l'ignorant, le philtre d'amour que Tristan et Yseult se sont épris l'un de l'autre. Or, selon cette conception, il n'y a pas de péché dans la mesure où il n'y a pas intention de péché. Tristan et Yseult ne choisissent pas de s'aimer. Ils n'ont pas voulu tromper le roi Marc mais sont sous la puissance de la magie. L'ermite, lui, les estime tout de même dans le péché, tant qu'ils ne se sont pas repentis.

Pourtant dès que les effets du philtre viennent à s'estomper, au bout de trois ans, Tristan et Yseult recouvrent leur liberté. Cela ne signifie pas qu'ils cessent de s'aimer puisqu'au contraire, Tristan est capable de penser à l'intérêt d'Yseult qui n'est pas de rester vivre comme une sauvage dans la forêt. Cependant ils s'aiment d'un amour plus calme et, pour tout dire, plus civilisé. Ils prennent en compte l'intérêt de l'autre et non plus la seule passion de la chair. D'une certaine façon, ils sont capables d'accéder à un amour courtois ou *fine amor*. Alors, ils peuvent se repentir auprès de l'ermite de leur adultère passé. En ce sens, la version que Bérout donne du mythe est plutôt optimiste.

Pourtant l'amour de Tristan et Yseult est bel et bien fatal, sinon dans le roman de Bérout dont nous n'avons pas la fin (il s'arrête à l'épisode du châtement des barons félons), du moins dans le mythe car Tristan finit par y mourir de saisissement en croyant qu'Yseult n'est pas venue le soigner, et Yseult, qui est bien sûr venue, meurt d'amour sur le corps de Tristan.

Civilité et sauvagerie

L'histoire de Tristan et Yseult se partage entre deux types de lieux. Les lieux « civilisés » comme les châteaux du roi Marc ou celui d'Arthur à Tintagel (à cette époque, les cours étaient itinérantes) sont liés à la vie de la cour et régis par